

INSÉRCTIONS

S'adresser au bureau du journal de 10 heures du matin à 10 heures du soir.

1. Le la correspondance devra être dirigée au Directeur.

2. Les manuscrits ne sont pas rendus.
3. La réimpression de la Coopération, n° 242.

UNION FRANÇAISE

JOURNAL DU MATIN

DIRECTEUR: J. G. BORON DUBARD

RÉDACTION ET ADMINISTRATION, CALLE URUGUAY 26

ADMINISTRATEUR GERANT: A. D'ARNAUD

ABONNEMENTS

	Montevideo	Campagna
Un mois.....	\$ 1.00 or 1.20 or	
Trois.....	\$ 3.00 » 3.50 »	
Six.....	\$ 5.50 » 6.50 »	
Un an.....	\$ 10.00 » 12.50 »	

Numéro du jour..... \$ 0.00
» ancien..... \$ 0.10

Les abonnements partent du 1er du 15 de chaque mois.

FÉMINISME

La question de l'émancipation des femmes, ou, plus modestement, de la révision de leur statut civil, a été récemment mise de nouveau sur le tapis dans un de ces congrès où quelques idées justes se trouvent d'ordinaire mêlées à des insanités et des extravagances bien faites pour les discréditer, et en compromettre le succès. Cependant, que des champions de cette cause se soient assis, ou que l'esprit public commence à se familiariser avec leurs revendications, celui-ci a paru moins outrancier que les précédents. Au fond, ce sont toujours à peu près les mêmes idées sous des vocables différents. Cette fois, c'est celui de «féminisme» qui a eu la fortune de synthétiser la discussion. On était féministe ou antiféministe, et comme toujours, à se rejeter des épithètes à tort et à travers, on a fini par ne plus savoir exactement ce qu'il y avait dedans.

C'est que, en effet, il est loin d'être à l'esprit un sens exact. D'abord, c'est un barbarisme. Etre esclavagiste ou antiesclavagiste se comprend assez. Mais tout le monde est d'accord qu'il faut qu'il y ait des femmes, et pour cause. Mais, en dehors de cette plaisanterie grammaticale, prétend-il signifier qu'on n'est pas partisan des lois qui régissent la condition des femmes? Mais alors il faudrait prouver que ces lois sont faites directement contre elles, ce qui est assurément faux. On n'est pas particulièrement l'ami des femmes pour se précipiter à leur endroit de certaines réformes justes et utiles, attendu que ces réformes ne seraient utiles ni justes si elles favorisaient un sexe au détriment de l'autre. On n'est pas leur ennemi parce qu'on se refuse à suivre certaines personnes exaltées et bruyantes au-delà des limites marquées par le sentiment de ce qui est profitable pour tous en même temps qu'immédiatement réalisable. Il n'est de terrain solide que celui de l'intérêt général et des réformes opportunes.

Mal posée sur ce terrain, la question l'est tout aussi mal sur un autre. C'est aussi que, des deux parts, on fait une affaire de dignité et d'amour-propre de ce qui n'est que simple mesure d'ordre social. Le législateur a cru devoir fonder le bon fonctionnement de la famille sur la subordination d'un des époux à l'autre; et, dès lors, il était fatal que l'autorité fut décernée à l'homme. C'est lui qui a la charge de subvenir aux besoins des siens; appelé à diriger les affaires du dehors, son entière liberté d'action lui est nécessaire, en même temps qu'il est présumé y puiser une plus grande expérience de la vie. Ces raisons d'ordre positif et facilement appréciables suffisent amplement à justifier l'attribution qui lui a été faite de l'autorité familiale, sans qu'il soit nécessaire d'arguer chez les femmes d'une prétendue infériorité de nature, laquelle ressortissant du domaine de l'appréciation personnelle n'a rien à voir dans les dispositifs de la loi.

Et si, en effet, certains législateurs ont été inspirés par cette idée, encore ne l'ont-ils exprimée nulle part. C'est affaire à chacun d'en penser ce qui lui plaît. Les hommes sont volontiers enclins à partager cette manière de

voir. Ainsi agissent aussi certaines femmes aimables qui n'en pensent pas un traître mot, mais qui savent bien ce que leur rapporte d'autorité réelle cette concession faite à la vanité masculine. Il en est même qui, de très bonne foi, s'inclinent devant cette supériorité, tout en s'ingéniant avec la plus parfaite inconscience, à le tenir en échec dans toutes les circonstances de la vie journalière. Ce sont là des effets qui relèvent du vaudeville et non de la discussion sérieuse.

Ce n'est pas parce que le capitaine est d'essence inférieure à son colonel qu'il lui doit obéissance. C'est parce qu'il serait impossible de faire marcher un régiment sans une volonté directrice et prépondérante. En est-il exactement de même dans un ménage? Toute la question est là. On l'a pensé jusqu'ici. Mais une opinion n'a rien d'immuable et peut-être, à notre époque de marche en avant, n'y a-t-il pas lieu d'opposer à la révision de celle-ci un *non possumus* absolu. Quand l'autorité était la base de l'édifice social, les femmes se résignaient à subir le sort commun. A l'exclusion du courant de liberté et d'individualisme qui souffle partout aujourd'hui, on risquerait de leur faire paraître leur sujétion plus dure.

Il ne serait que juste de chercher, entre la nécessité de maintenir l'unité de direction dans la famille et le devoir de sauvegarder la personnalité féminine, quelque *modus vivendi* qui, en rétablissant l'harmonie et en consolidant l'équilibre, serait, en définitive, au bénéfice de tous. Il ne peut y avoir antagonisme irréductible entre deux êtres destinés à vivre côte à côte et à travailler à un but commun. A annihilier une des deux personnalités, on prive l'association d'une force. A ne lui laisser d'autre exutoire que cette chose vague qu'on appelle l'influence, faite des petits moyens, de ruses, de finasseries, en même temps qu'on aboutit fatalement à l'abaissement de son caractère, on introduit dans le gouvernement de la famille un inconnu gros de périls. Les pouvoirs occultes sont les plus dangereux de tous, étant sans responsabilité et sans contrôle, dangereux pour qui les subit et même pour qui les exerce.

Que faire alors? Supprimer le principe de la supériorité maritale? Il n'en saurait être question dans l'état actuel de nos mœurs. En limiter l'application? Mais la loi ne saurait intervenir dans le détail des affaires de ménage pour fixer le point où l'autorité du mari devient abusive. Il est bien certain qu'en principe elle a entendu la limiter au cas où il est nécessaire qu'une des deux volontés prédomine sous peine de s'immobiliser réciproquement et non point faire de la femme la serve de l'homme: dans ceux où la conciliation est possible. Mais à ce que les choses demeurent dans cette juste mesure, elle ne peut veiller elle-même.

Il n'est pour améliorer la situation des femmes qu'un moyen efficace, c'est de leur donner une certaine indépendance au point de vue de l'argent. Une arme de guerre alors? Mais ne sautait pas que le meilleur moyen de garder la paix est justement d'être de part et d'autre en état de soutenir la lutte? Cela est ainsi dans d'autres pays. Les femmes anglaises, les femmes russes, avec plus ou moins de garanties et de restrictions, ont l'administration de leurs biens propres. On

ne croit pas que les ménages y marchent plus mal. Peut-être même la nécessité de compter davantage avec leur femmes aurait-elle sur les maris un heureux effet au point de vue de l'entente conjugale. Et qui sait si, parmi les cas où il s'agit de griefs d'une nature particulière, le résultat ne serait pas d'empêcher plus d'un ménage d'en venir à cette ultime et toujours regrettable extrémité du divorce?

Un pas a déjà été fait dans ce sens. Des femmes honorables et distinguées, n'ayant rien de commun avec les excentriques du parti, ont réussi à faire aboutir une réforme qui, déjà votée par la Chambre, aura sans doute bientôt force de loi. Il s'agit de donner aux femmes mariées la libre disposition de l'argent gagné par elles. Rien de plus équitable, et il est triste pour l'honneur masculin qu'on ait été obligé de légiférer sur le cas. Telle qu'elle est, cependant, si elle en restait là, cette réforme incomplète pourrait bien porter en elle une injustice et avoir un côté dangereux que semblent n'avoir pas prévu ses auteurs. Examiner ce point me mènerait trop loin aujourd'hui. J'espère qu'on me permettra d'y revenir.

Le commerce français en Abyssinie

—Le «Bulletin du Musée commercial de Bruxelles» publie sous ce titre un extrait du journal de Milan, la «Perseveranza». En voici les passages les plus saillants que nous avons cependant cru devoir rectifier sur certains points:

Les relations de la France avec l'Abyssinie datent de 1833; à cette époque fut signé le traité d'alliance de Saleh-Salassie, grand-père du Négus actuel, avec le roi Louis-Philippe, traité qui est encore actuellement en vigueur.

Les importations de la France dans ce pays se font par Djibouti, ville nouvelle qui a acquis en peu de temps une grande importance. Elle est le chef lieu de la côte des Somalis et le principal centre commercial de la colonie française sur la mer Rouge.

C'est là que partent les caravanes pour l'Harrar et le Choa. Ce port vaste et sûr possède une jetée de 600 mètres de longueur, ce qui permet aux navires d'y jeter l'ancre en toute sûreté.

Le fret moyen de Marseille à Djibouti, par les Messageries maritimes, est de 28 francs par tonnes ou par mètre cube, au choix de la Compagnie, et moindre par les services libres, entre autres ceux de la Compagnie nationale.

Djibouti est port franc. De Djibouti comme de tous les autres ports français sur la côte, les transports à l'intérieur se font par caravane, parce que les voies de communication ne sont que des sentiers praticables seulement aux chameaux et aux mulets.

Des caravanes sont placées sous la direction d'un chef indigène responsable, avec lequel les expéditeurs font des accords.

Elles peuvent prendre deux routes différentes: celle de l'Harrar ou celle du Choa. Le coût du transport par chameau, de Djibouti à Fard, dans le Choa, est de 84 francs par voyage.

Par l'Harrar, le prix n'est que de 65 francs; mais, pour arriver, les marchandises doivent passer une douane abyssinie, qui n'existe pas sur le trajet de Fard. Les droits y sont assez élevés: 10% *ad valorem* pour l'entrée et 6 pour 100 à la sortie, les spiritueux payent jusqu'à 40 pour 100 de leur valeur. A ces dépenses obligatoires il faut encore ajouter les gratifications imposées par l'usage et qui se payent en dattes, en riz et en tabac. Il est par conséquent plus avantageux pour le négociant de vendre ses marchandises sur la côte et de laisser aux acheteurs indigènes le soin de les transporter à leurs frais.

La charge d'un chameau ne peut dépasser 200 kilogrammes et les paquets ne peuvent être de plus de 1 mètre et demi de longueur; ils doivent être arrangés de façon à faire contrepoids des deux côtés de l'animal et être soigneusement conditionnés, le chameau étant déchargé au moins une fois par jour.

Aussi, tant que les voies de communication entre l'Abyssinie et le littoral ne seront pas améliorées et que le contact de ces populations avec les Européens ne leur aura pas créé des besoins nouveaux, l'importation des produits manufacturés restera minime. Les Français ne sont pas les seuls qui puissent avoir accès au marché éthiopien; d'autres nations s'y livrent au commerce, à Massaua, à Assab et également par les ports anglais de Zeila et de Berber.

La France sont expédiés en Abyssinie des tissus de Rouen, des soieries à couleurs vives et une espèce de dentelle tissée de fils d'or et d'argent.

Les marchandises sont déposées chez les négociants établis à Djibouti en quantités suffisantes pour qu'elles puissent être vendues sur place. L'indigène ne tient généralement pas compte des offres qui lui sont faites, il doit voir et toucher l'objet et ne se fie qu'à lui-même.

On devra fonder de grands bazars pour la vente de différents articles, comme il en existe en Orient; ces entreprises auraient un succès assuré. Les Abyssiniens consomment une grande quantité de riz, provenant de l'Inde par la route d'Aden et qui se paye de 15 à 20 centimes le kilogramme.

Parmi les marchandises qui peuvent être facilement vendues en Abyssinie, on peut citer les images religieuses à couleurs voyantes, les sonnettes et les médailles, la quincaillerie, la coutellerie, les bougies, le savon, la parfumerie ordinaire, les chaussures communes, les peaux pour harnacher les chevaux, les verroiries et quelques draps, noirs et rouges seulement. Comme métallurgie, l'acier fondu, le cuivre en barres ou en fils, l'étain pour soudures en verges, le plomb en masse, le zinc laminé et la tôle galvanisée pour toitures.

Menus Propos mélancoliques

On l'a conduit hier—style consacré—à sa dernière demeure.

Derrière le corbillard qui l'emportait, il y avait, comme toujours, plus d'indifférents qu'ébattants de leurs affaires ou de leurs plaisirs que de braves cœurs occupés à le regretter.

Je connais pourtant une amie qui le pleurera long-temps et une famille de

pauvres diables qui ne pourra l'oublier.

J'en vie son sort. Les disparus qu'on pleure sont plus heureux que les vivants qu'on oublie.

—Avant qu'on change, a-t-elle dit, il est devenu tout pâle et il a répété sur un ton de supplication et de reproche:

—Avant qu'on change? Elle ne s'est point émue. Un sourire ironique et énigmatique a plissé sa lèvre tant aimée et elle a répondu:

—Ne change-t-on pas toujours? Hélas! il le sait bien. Mais pourquoi venant d'elle cette observation si philosophique et si vraie lui a-t-elle semblé tout simplement cruelle?

La vie est bizarre.

C'est toujours quand on croit en avoir écrit l'épilogue que survient un nouveau chapitre, quelquefois un simple post-scriptum. Et c'est souvent la plus belle page du livre!

Heureux les cœurs dont les charbons restent vivaces sous les cendres des souvenirs consumés.

Ovide.

LE HAUT COMMANDEMENT

Paris, 9 juillet.

La commission de l'armée a terminé aujourd'hui l'examen du projet de loi sur le haut commandement. Elle a décidé que les officiers généraux à pourvoir de nouveaux grades seraient au nombre de douze; la dénomination de ce grade sera celle de général, sans autre qualification.

La limite d'âge a été fixée à 66 ans pour les généraux, 64 ans pour les généraux de division, 62 ans pour les généraux de brigade. A l'unanimité la commission a repoussé l'article 11 du projet, qui avait pour but de permettre le maintien dans la 1re section du cadre de l'état-major général de quatre des titulaires du nouveau grade jusqu'à l'âge de 68 ans.

Enfin la commission a adopté un amendement de M. de Montfort établissant que le nouveau cadre de l'état-major général serait constitué par moitié pendant une période de deux ans.

Le nombre des officiers généraux de la 1re section du cadre de l'état-major général de l'armée est fixé ainsi: Généraux, 12; généraux de division, 100; généraux de brigade, 210. Le vicomte de Montfort a été nommé rapporteur. Dès demain, la commission terminera l'examen du projet relatif à l'armée coloniale.

LES GRANDES MANŒUVRES NAVALES

PREMIÈRE JOURNÉE.—FORMATION DE L'ARMÉE NAVALE—APPAREILLAGE DES ESCADRES ACTIVE ET DE RÉSERVE.

Toulon, 9 juillet.

Ainsi que nous l'avions annoncé, la

première journée de nos grandes manœuvres annuelles dans la Méditerranée a été marquée par l'appareillage de la rade de Toulon des escadres active et de réserve. Cet appareillage successif de nos deux belles forces navales de la Méditerranée, présentant un des plus beaux spectacles qui doivent marquer la période d'opérations diverses qui vient de s'ouvrir, a été très réussi. Peu après, le défilé général devant la passe, a donné aux rares assistants l'impression imposante de la belle armée navale qui a pu se former, en temps normal, pour les grandes manœuvres. Nous croyons qu'il n'est pas sans intérêt, au début même de cette série de manœuvres destinées à exercer nos équipages aux surprises de la guerre, de rappeler à nos lecteurs les unités, avec chacun de leur commandant, qui constituent cette importante armée de mer.

Voici d'abord, la composition complète de l'escadre active de la Méditerranée occidentale et du Levant augmentée de la division constituant l'Ecole supérieure de guerre, comprenant trois cuirassés amiraux: le «Brennus», commandé par M. le capitaine de vaisseau Puech, portant le pavillon de M. le vice-amiral Gervais, commandant en chef l'armée générale des manœuvres; le «Magenta», commandé par M. le capitaine de vaisseau Fori, portant le pavillon de M. le contre-amiral M.-G. de Slane, commandant en second de l'escadre, et la «Dévastation», commandé par M. le capitaine de vaisseau Hellue, portant le pavillon de M. le contre-amiral Potier, commandant en second et le croiseur «l'Amiral-Charner», commandé par le capitaine de vaisseau Cordier, portant le pavillon de M. le contre-amiral Ernest Fournier, commandant l'Ecole supérieure de guerre de la flotte.

Viennent ensuite l'«Amiral-Baudin» capitaine de vaisseau Penard, le «Marceau», capitaine de vaisseau Marquis; le «Courbet», capitaine de vaisseau Gourdon; le «Redoutable», capitaine de vaisseau Billard; le «Chanzy», capitaine de vaisseau Bugard; le «Latouche-Tréville», capitaine de vaisseau Ingouff; le «Suchet», capitaine de vaisseau Hennequin; le «Vallignies», capitaine de frégate Marin d'Arbel; le «Vautour», capitaine de frégate Le Nopveu de Carfort; le «Trousse», capitaine de frégate Aubert; le «Faucon», capitaine de frégate Fouet; le «D'Iberville», capitaine de frégate Imhoff; le «Casabianca», capitaine de frégate Raffanel; la «Tourmente», lieutenant de vaisseau Gervais; le «Eclair», lieutenant de vaisseau de Kérihuell; le «Sarrasin», lieutenant de vaisseau Cloarec; le «Libustier», lieutenant de vaisseau de Kerguelen.

Voici maintenant la composition de l'escadre de réserve:

Cuirassés amiraux: l'«Amiral-Duperré», commandé par M. le capitaine de vaisseau E. Gadaud, portant le pavillon de M. le vice-amiral Cavelier de Cuverville, commandant de cette escadre, deuxième arbitre des manœuvres, ayant M. le contre-amiral Bienaimé comme chef d'état-major; le «Friedland», commandé par M. le capitaine de vaisseau Juhel portant le pavillon de M. le contre-amiral Turquet de Beauregard, commandant en second.

Viennent ensuite le «Caiman», capitaine de vaisseau Regnault; le «Terrible», capitaine de Barbeyrac Saint-

second verre, la tête renversée, les yeux au ciel, dans une béate satisfaction. Il eut un sursaut, regarda, comprit en voyant la poule. Et ce fut tout un éclat de colère, de grands gestes, des invectives terribles. Mais la poule, qui donnait, à ce moment, un autre coup de bec, ne lâcha pas, piqua la figure, l'emporta, les ailes battantes, si prompt et si comique, que Prada et Pierre lui-même rirent aux larmes, devant la fureur impuissante de Santobono, qui la poursuivait un instant en la menaçant du poing.

—Voilà ce que c'est que de ne pas avoir laissé le panier dans la voiture, dit le comte. Si je ne vous avais pas prévenu, la poule mangeait tout.

Sans répondre, grondant encore de sourdes imprécations, le curé avait posé le panier sur la table; et il soulève les feuilles, rangea de nouveau les figures avec art, pour combler le trou; puis, les feuilles replacées, le mal réparé, il se calma.

Il était temps de repartir, le soleil s'abaissait à l'horizon, la nuit était proche. Aussi le comte finit-il par s'impatisser.

—Eh bien! et ces œufs!

Et, ne voyant pas revenir la femme, il se mit à sa recherche. Il entra dans l'écurie, visita ensuite la remise. La femme ne s'y trouvait point. Alors, il passa derrière la maison, pour jeter un coup d'œil sous les hangars.

(A suivre.)

117 EMILE ZOLA

ROME

Et en face, au fond du ciel pur, cristallin limpide, Rome de plus en plus grandissait, avec ses tours et ses dômes, ainsi qu'une ville de marbre blanc, qui naissait d'un mirage parmi les verdurés d'un jardin enchanté.

—Matteo, cria Prada à son cocher, arrête-nous à l'Osteria Romana.

Et s'adressant à ses compagnons:

—Je vous prie de m'excuser, je vais voir s'il n'y a pas des œufs frais pour mon père. Il les adore.

On arrivait, et la voiture s'arrêta. C'était, au bord même de la route, une sorte d'auberge primitive, au nom sonore et fier: Antica Osteria Romana, simple relais pour les charretiers, où les chasseurs seuls se hasardaient à boire un carafe de vin blanc, en mangeant une omelette et un morceau de jambon.

Pourtant, le dimanche parfois, le petit peuple de Rome pousait jusque-là, venait s'y réjouir. Mais, en semaine, dans l'immense Campagne nue, des journées entières s'écoulaient, sans qu'une âme y entrât.

Déjà le comte sautait lestement de la voiture, en disant:

—J'en ai pour une minute, je reviens tout de suite.

L'osteria ne se composait que d'une longue construction basse, à un seul étage; et l'on montait à cet étage par un escalier extérieur, fait de grosses pierres, que les grands soleils avaient cuits.

Toute la bâtisse, d'ailleurs, était fruste, couleur de vieux or. Il y avait, au rez-de-chaussée, une salle commune, une remise, une écurie, des hangars. A côté, près d'un bouquet de pins parasol, l'arbre unique qui poussait dans le sol ingrat, se trouvait une tonnelle en roseaux, sous laquelle étaient rangées cinq ou six tables de bois, égarées à coups de hache. Et, comme fond, à ce coin de vie pauvre et morte, se dressait, derrière, un fragment d'aqueduc antique, dont les arches béantes sur le vide, écroulées à demi, coupaient seules la ligne plate de l'horizon sans borne.

Mais le comte revint brusquement sur ses pas.

—Dites donc, l'abbé, vous accepterez bien un verre de vin blanc. Je sais que vous êtes un peu vigneron, et il y a ici un petit vin qu'il faut connaître.

Santobono, sans se faire prier, tranquillement, descendit à son tour.

—Oh! je le connais, je le connais. C'est un vin de Marino, qu'on récolte dans une terre plus maigre que nos terres de Frascati.

Et, comme il ne lâchait toujours pas son panier de figures, l'emportant avec lui, le comte s'impatisse.

—Voyons, vous n'en avez pas be-

soin, laissez-le donc dans la voiture!

Le curé ne répondit pas, marcha devant, tandis que Pierre se décidait aussi à descendre, curieux de voir une Osteria, une de ces guinguettes du petit peuple, dont on lui avait parlé.

Prada était connu, tout de suite une vieille femme s'était montrée, grande, sèche, d'allure royale dans sa misérable jupe. La dernière fois, elle avait fini par trouver une demi-douzaine d'œufs frais, et, cette fois, elle allait voir, sans rien promettre d'avance; car elle ne savait jamais, les poils pendaient au hasard, dans tous les coins.

—Bon, bon! voyez cela, on va nous servir une carafe de vin blanc.

Tous trois entrèrent dans la salle commune. La nuit y était déjà noire.

Bien que la saison chaude fût passée, on y entendait, dès le seuil, le roulement sourd du vol des mouches. Une odeur âcre de vin aigrelet et d'huile rance prenait à la gorge.

Et, dès que leurs yeux se furent un peu accoutumés, ils purent distinguer la vaste pièce, noire, empoussiée, meublée simplement de bancs et de tables, en gros bois, à peine rabotés. Elle semblait vide, tellement le silence y était absolu, sous le vol des mouches. Il y avait pourtant là deux hommes, deux passants, immobiles et muets, devant leurs verres pleins. Sur une chaise basse, près de la porte, dans le peu de jour qui entrant, la fille

de la maison, une maigre fille jaune, tremblait de fièvre, les deux mains serrées entre les genoux, oisive.

En sentant le malaise de Pierre, le comte proposa de se faire servir dehors.

—Nous serons beaucoup mieux, il fait si doux!

Et la fille, pendant que la mère cherchait les œufs et que le père, sous un hangar voisin, raccommodait une roue, dut se lever en grommelant, pour porter la carafe de vin et les trois verres sur une des tables de la tonnelle. Elle empocha les six sous de la carafe, elle retourna s'asseoir, sans une parole, l'air maussade d'avoir été forcée de faire un tel voyage.

Gaiement, lorsque tous trois se furent attablés, Prada emplît les verres, malgré les supplications de Pierre, incapable, disait-il, de boire ainsi du vin entre ses repas.

—Bah! bah! vous trinquerez toujours... N'est-ce pas, l'abbé, qu'il est amusant, ce petit vin?... Voyons, à la santé du pape, puisqu'il est souffrant!

Santobono, après avoir vidé son verre d'un trait, fit claquer sa langue. Il avait posé le panier par terre, à côté de lui, d'une main douce, avec un soin paternel; et il enleva son chapeau, il respira largement. La soirée était vraiment délicieuse, une pureté de ciel admirable, un immense ciel d'or tendre, au-dessus de cette mer sans fin de la Campagne, qui allait s'endormir dans une immobilité, une paix sou-

veraine. Et le petit vent dont les souffles passaient, au travers du grand silence, avait un goût exquis d'herbes et de fleurs sauvages.

—Mon Dieu! qu'on est bien! murmura Pierre gagné par ce charme. Et quel désert d'éternel repos, pour y oublier le reste du monde!

Mais Prada, qui avait vidé la carafe, en remplissant de nouveau le verre du curé, s'amusa fort, sans rien dire, d'une aventure, qu'il fut d'abord seul à remarquer. Il avait le jeune prêtre d'un coup d'œil de gaie complicité; et, dès lors, tous deux en suivirent les péripéties dramatiques. Quelques poules maigres erraient autour d'eux, dans l'herbe roussie, en quête des sauterelles. Or, une de ces poules, une petite poule noire, fine et luisante, d'une grande effronterie, ayant aperçu le panier des figures, par terre, s'en approchait avec hardiesse. Pour tant, quand elle fut tout près, elle prit peur, recula. Elle raidissait le cou, tournait la tête, dardait la braise de son œil rond. Enfin, la passion fut la plus forte; et, comme une figure se montrait entre deux feuilles, elle s'avança sans hâte, en levant les pattes blanches; et, brusquement, elle allongea un grand coup de bec, elle trouva la figure qui saigna.

Prada, heureux comme un enfant, put lâcher l'éclat de rire qu'il avait contenu à grand-peine.

—Attention! l'abbé, gare à vos figures!

Justement, Santobono échevait son

UNION FRANCAISE

ARMERIA DEL CAZADOR

CASA INTRODUCTORA

Armería, Cuchillería, Quincallería y Platina

VENTAS POR MAYOR Y MENOR

JUAN M. MAILHOS

CALLE 18 DE JULIO ESQUINA ANDES—MONTEVIDEO

LA REPUBLICANA

GRAN MANUFACTURA A VAPOR

De tabacos, cigarros y cigarrillos

— DR —

JULIO MAILHOS

AVENIDA GENERAL RONDRAU 351 A 353, DEPÓSITO GENERAL Y OFICINA:

CALLE 18 DE JULIO NÚMERO 47

MONTEVIDEO

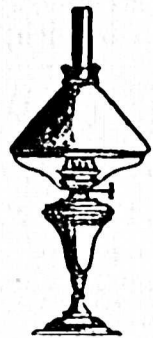
ARMERIA ORIENTAL

CALLE ITUZAINGO NÚMERO 129

MONTEVIDEO



ARMERIA ORIENTAL
VERNINCK Y DESTEVÉ



ARMERIA ORIENTAL
VERNINCK Y DESTEVÉ



ARMERIA ORIENTAL
VERNINCK Y DESTEVÉ

Forneaux perfectionnés au pétrole, sans odeur ni fumée. Grand assortiment de lampes. Machines à coudre, Singer légitimes. Orfèvrerie Christofle. Coutellerie fine, française et anglaise. Variété d'articles pour cadeaux. Armes et cartouches de tous systèmes.

DESTILERIA DE SAINT MARCELLIN

— DE —

ROMAIN DUTRUC

ISERE (FRANCE)

Especialidad en Ajenjo Superior rectificado. Único inventor del renombrado "Los Mandarinos". Unico concesionario del cognac CHATEAU DES VIGNES. Licores finos de todas clases. Unico representante para la República Oriental del Uruguay: A. BÉDUCHAUD É HIJOS, calle Cámaras 50 A. Los siguientes productos de la acreditada destilería Dutruc, se hallan en todos los principales cafés y confiterías de la capital. Cognac Chateau des Vignes, Rhum San Luis, Ajenjo Romain Dutruc. Licor de té a los mandarinos, de venta en el ALMACÉN MARSEILLES de Martín Catalano.

284—25 de Mayo—284

MONTEVIDEO

AUX ARMES DE PARIS

SOMBRERERIA POR MAYOR Y MENOR

De R. Ramá

Fábrica de sombreros sobre medida, últimas novedades. Sombreros de todas clases para hombres y niños. Artículos especiales. Camisas, cuellos, paños, corbatas, bastones, paraguas, etc. Unico agente de los acreditados sombreros Lincoln y Co. y guantes Dents Allcroft y Co.

25 de Mayo 246, esquina Misiones—Montevideo

PAYSANDÚ Y SALTO

NUEVA PINTURA

ESPECIAL PARA EL BLANQUEO

BADIGEON E. HATTON

PARIS

Este producto, libre de ácidos, es inmejorable para el blanqueo de las paredes y techos rasos. También se emplea sobre la madera, como si fuera una pintura cualquiera; pues por su composición el BADIGEON HATTON se asimila por completo a las pinturas en polvo de cualquier color.

Por pedidos, muestras y mayores explicaciones, dirigirse a

BÉDUCHAUD É HIJOS

CALLE CÁMARAS NÚM. 50 A

MONTEVIDEO

SOCIÉTÉ FRANÇAISE D'ENSEIGNEMENT

ETAT DÉFINITIF DE LIQUIDATION

ENTRÉES

1895—Jun	25	Suivant compte rendu présenté à l'Assemblée Générale de ce jour			\$ 29.96
1896—Octobre	13	1. Lot 351 m. 364 à \$ 2.625	\$ 922.33		
		2. " 315 " 362 " 2.41	\$ 760.02		
		3. " 332 " 784 " 2.50	\$ 831.96		
		4. " 267 " 008 " 2.59	\$ 691.55		
		5. " 268 " 802 " 2.51	\$ 674.69		
	20	6. " 254 " 281 " 3.00	\$ 762.84		
		7. " 251 " 395 " 3.25	\$ 823.53		
		8. " 319 " 480 " 2.94	\$ 939.27		
		Fraction Aliseris.	\$ 297.61		
		Otero.	\$ 158.63		
		Total des Entrées.	\$ 6,862.43		
			\$ 6,892.39		

SORTIES

		Dépenses payées en 1895.	\$ 22.00		
		Ducasse, son traitement.	\$ 10.00		
		Jalout, d.	\$ 60.00		
		Bignolas, ses honoraires.	\$ 150.00		
		Charlet, contribution M.	\$ 32.50		
		Lougarou & Vallaro, C. de vente et frais divers.	\$ 315.27		
		Frais de justice.	\$ 481.20		
		Union Française, publicités.	\$ 10.00		
		Solde en caisse.	\$ 5,811.42		
			\$ 6,892.39		

Net produit de la liquidation
A partager entre 312 actions de \$ 25 chaque.
Dividende \$ 18.62 par action, que les actionnaires peuvent encaisser chez Monsieur Destevés, rue Ituzaingo n.º 129, les lundi, mercredi et vendredi de 9 à 11 h. du matin et de 1 à 3 h. de l'après midi.
Montevideo, 1.º Mai 1896.

La Commission.

LICÉE CARNOT

41 -- RUE MERCEDES -- 41

DIRECTEUR LOUIS PARDES

L'enseignement est divisé en trois parties: 1.º enseignement primaire supérieur; 2.º enseignement commercial; 3.º enseignement universitaire.
La méthode d'enseignement est essentiellement française; les cours se font simultanément en français et en espagnol; les élèves parlent français ou espagnol.
Les langues enseignées sont le français, l'espagnol, l'anglais, l'italien.
Le directeur du Lycée s'est assuré le concours de professeurs de notoire compétence, afin de pouvoir donner aux enfants et aux jeunes gens qui lui seront confiés, l'instruction complète que réclame leur avenir.
Les pensionnaires et demi-pensionnaires admis dans l'établissement sont traités comme en famille.
Cours de peinture, dessin, architecture, etc., etc. par le professeur M. Alamo de 8 à 10 h. du soir.

MONTEVIDEO

DOS AMERICANOS

ELABORACION

DE CAFÉ

A

VAPOR

TORREFACCION

DE CAFÉ

PULVERIZACION

CONCENTRADO

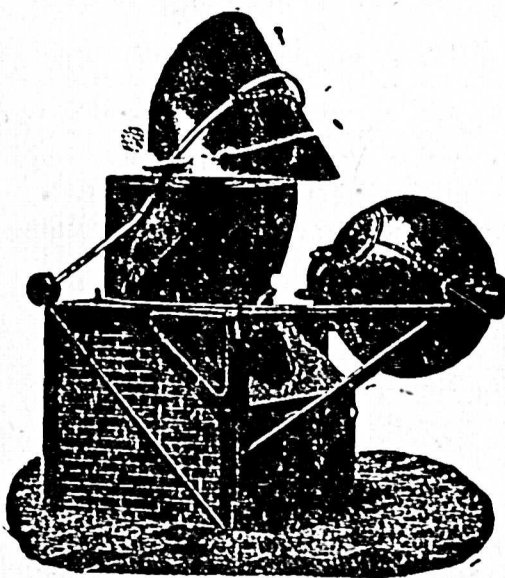
ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

196—Arayep—196

Teléfono Montevideo n.º 10.

REPARTIDORES



VENTAS

POR MAYOR Y MENOR

ESPECIALIDAD

EN

CARBS FINOS

PARA

FAMILIAS

ECONOMIA

DE 25 POR CIENTO

196—Arayep—196

Teléfono Montevideo n.º 10.

REPARTIDORES

MODES DE PARIS

MAISON FRANÇAISE

— DE —

Mme. C. Desvignes

232 — SARANDI — 232

MONTEVIDEO

MAISON A PARIS

Madame Desvignes préviend sa nombreuse clientèle qu'elle reçoit de Paris tous les mois des capotes et chapeaux de la dernière création ainsi que les articles de nouveauté concernant la Mode.

LA TZIGANE

Le boyard resta un moment à penser; puis s'approchant de celle qui avait parlé la dernière:

— Fillette, dit-il, tes paroles m'agréent plus que celles de tes sœurs. Si tu veux me suivre, tu seras ma femme; mais souviens-toi de tenir ta promesse.

Devant offre pareille, quelle mijigée eût hésité, d'autant que le jeune boyard était fort et droit comme un sapin, sans plaisanterie.

La préférence rougit donc comme une pivoine, tendit la main au jeune homme, et lui répéta:

— Tope, et bien nous en sommes faits l'un pour l'autre, je

ne t'échapperai pas plus que tu ne m'échapperas, quand bien même n'importe qui se mettrait en long ou en travers.

Ils partirent; le boyard emmena sa fiancée chez lui, dans une maison si belle qu'elle n'avait jamais rien vu de pareil. Là, ils firent leur noce avec une magnificence dont on parla jusqu'à sept empires plus loin; puis ils s'installèrent dans leur ménage.

Le mari avait donné pour servante à sa femme certaine tzigane qui vivait dans la maison, de ce que le maître voulait bien lui laisser prendre; mais, dès qu'elle eut vu la jeune épouse, cette femme de corbeau lui voulut du mal.

Quelques mois s'écoulèrent, et la femme du boyard sentit ses flancs remuer; elle le dit à son mari, qui, tout

joyeux, commanda un joli berceau pour les jumeaux à naître.

Et des jours encore se passèrent, si bien qu'arriva le moment de la délivrance.

Le boyard n'était pas à la maison. La servante déclara à sa maîtresse qu'elle devait, pour se conformer à l'usage, se passer du concours de la sage-femme, et déposer son enfant, mis au monde en un grenier, dans un tamis, disposé de l'autre côté d'une trappe.

— Bien, ma mie, j'obéirai à l'usage, puisque usage il y a.

La pauvre innocente ne devinait pas la malice de la tzigane. Avenant pour tous, pouvait-elle soupçonner que quelqu'un nourrit une mauvaise pensée à son endroit? Elle crut donc la coquine, monta dans le grenier au-dessus de la trappe, et mit au monde deux jolis jumeaux dorés qu'elle pla-

ça dans le tamis qui lui tendait la tzigane du haut de l'échelle.

A la vue des jolis jumeaux tout dorés, que fit l'indiable femelle de corbeau? Elle alla bien vite les enfourer sous le fumier de l'écurie, et les rempaga par deux petits chiens, nés pendant la nuit, qu'elle revint montrer à l'accouchée, en disant:

— Voilà, notre dame, le fruit de vos entrailles.

Et la pauvre femme de se récrier: — Comment est-ce possible? — Mais si, voyez plutôt!

L'arrivée du mari coupa court au débat. La tzigane, se précipitant vers lui, présenta au seigneur le tamis où piaulaient les petits chiens: — Voyez un peu, notre boyard, le beau cadeau que vous fait l'épouse de votre choix. C'est encore heureux que Dieu vous ait inspiré l'idée de

mettre auprès d'elle une femme discrète et dévouée comme moi, car, si je n'avais assisté à l'accouchement qui sait de quelle sorte on vous aurait entortillé et comment le monde rirait de vous!

A ces paroles, à l'aspect des vilaines bêtes, le boyard entra dans une colère terrible, et, pour punir sa femme, il la reléguait aux fonctions de servante, et prit sa place la tzigane.

L'innocente victime comprit qu'un injuste châtement la frappait; mais, n'ayant que faire, elle se tut, résignée à patienter jusqu'au jour où éclaterait la vérité.

Il se passa quelque temps, et voilà que sur le fumier, où la mégère avait enfoui les jumeaux, poussèrent deux pommiers dont l'écorce était d'or, et qui brillaient à tel point que la nuit la plus sombre se faisait claire comme

l'aurore au tour d'eux. Ils croissaient en un jour comme les autres arbres en une année, et devinrent vite beaux et grands.

La tzigane, qui craignait toujours les suites de son action coupable et que tourmentait la beauté des pommiers, dit au boyard, devenu son mari:

— Il me vient une idée. Coupons ces pommiers qui sont près de l'écurie, et taillons-y deux planches pour le desous de notre lit qui se délabre.

— Ah! bien ouïl couper de si beaux pommiers! Ne vois-tu pas qu'ils sont pareils aux arbres des rêves? Qui donc en possède de semblables?

— Tant que tu voudras! Mais tu vas les couper; sinon jamais plus je ne mangerai le pain et le sel avec toi.

(A suivre).

P. S. N. C.

Pacific Steam Navigation Company

[Linea] quincenal de vapores entre Liverpool, Rio de la Plata y el Pacifico

SALIDAS SUJETAS A MODIFICACION

EL VAPOR PAQUETE INGLES

ORELLANA

Capitan: — G. H. P. COOK

Saldrá el 15 de Agosto de 1896

Para Rio Janeiro, Bahia, Pernambuco, San Vicente, Lisboa, Oporto, La Pallice (La Rochelle), Plymouth y Liverpool.

GRAN REBAJA EN LA TARIFA DE PASAJEROS

PASAJES A VIGO EN 3.ª CLASE \$ 30 ORO LIBRE DE GASTOS DE CUARENTENA. A bordo de todos los vapores se sirve vino de mesa gratis a los pasajeros. La Compañía expide pasajes para

Vigo, Carril, Coruña, Ferrol, Alvedo, Gijón, Santander, Bilbao.

Todos los vapores llevan médico y mucama, están iluminados a luz eléctrica y provistos de todas las mejoras modernas para la comodidad de los pasajeros.

WILSON, SONS & Co. Limited

AGENTS

MONTEVIDEO

Calle 25 de Mayo 214

BUENOS AIRES

Reconquista 305

Rio Janeiro, Santos, Bahia, Pernambuco y San Vicente C. V.

La Revolucion Económica

SASTRERIA

EGIDIO INTROZZI

La maison vient de recevoir un grand assortiment de draps bien choisis pour la saison d'été. Elle confectionne des costumes sur mesure depuis la prix de 12, 14, 16 et 18 piastres chaque costume complet.

238 — CALLE RINCON — 240

Dr. Bernard Etchepare

MÉDECIN CHIRURGIEN DE LA FACULTÉ DE PARIS

Heures de consultation de 12 à 2 du soir. Sont exceptés les jeudis, et jours de fête.

257 — Rue Soriano — 257

TELÉFONO LA COOPERATIVA NÚM. 468

DUCTEUR V. RAPPAZ

Maladies nerveuses et neurosténiques; spécialiste pour les maladies d'enfant. Consultations de midi à 2 heures.

150 — MISIONES — 150

Hotel Concordia

208 — Calle Uruguay — 208

(SALTO)

Hotel Français de 1er ordre, situé au centre de la Ville. Appartements et chambres splendides.

Cuisine française.

Domingo Larrañe y Zabala

PROPRIÉTAIRE

DEPURATIF INCOMPARABLE

Le Grand Régénérateur du Sang

Donné la Santé, la Force, la Vie

Médailles d'Or et Diplômes d'Honneur

A TOUS LES AGES

Remettre la Brochure à l'Éditeur ou à l'Agent

Ci-joint: M. ROB LECHAUX, Pharmacien-Di

Rue Sainte-Catherine, 164, BORDEAUX

Débit dans toutes les Pharmacies

Rob Lechaux

Fortifie, Renouvelle le Sang

Donne la Santé, la Force, la Vie

Médailles d'Or et Diplômes d'Honneur

A TOUS LES AGES

Remettre la Brochure à l'Éditeur ou à l'Agent

Ci-joint: M. ROB LECHAUX, Pharmacien-Di

Rue Sainte-Catherine, 164, BORDEAUX

Débit dans toutes les Pharmacies

Rob Lechaux

Fortifie, Renouvelle le Sang

Donne la Santé, la Force, la Vie

Médailles d'Or et Diplômes d'Honneur

A TOUS LES AGES

Remettre la Brochure à l'Éditeur ou à l'Agent

Ci-joint: M. ROB LECHAUX, Pharmacien-Di

Rue Sainte-Catherine, 164, BORDEAUX

Débit dans toutes les Pharmacies

Rob Lechaux

Fortifie, Renouvelle le Sang

Donne la Santé, la Force, la Vie

Médailles d'Or et Diplômes d'Honneur

A TOUS LES AGES

Remettre la Brochure à l'Éditeur ou à l'Agent

Ci-joint: M. ROB LECHAUX, Pharmacien-Di

Rue Sainte-Catherine, 164, BORDEAUX

Débit dans toutes les Pharmacies

Rob Lechaux

Fortifie, Renouvelle le Sang

Donne la Santé, la Force, la Vie

Médailles d'Or et Diplômes d'Honneur

A TOUS LES AGES

E. MARQUET

TAILLEUR FRANÇAIS

297—CALLE 25 DE MAYO—297